

« Être radical, c'est aller à la racine des problèmes et à la hauteur des solutions »



Gene Zhang

Guerre, l'autre regard

C'est une fois de plus la guerre, dont l'analyse mérite assurément mieux et plus que les images insoutenables de massacres ou les expertises géopolitiques et militaires dont on nous abreuve quand nous n'en abreuvons pas nous-mêmes autrui. Il importe donc, à propos de cet événement (comme de tout autre...), de prendre le soin, le temps de décaler le regard, afin d'enrichir autrement la sensibilité et la connaissance.

C'est dans cet esprit que nous vous proposons de lire ci-dessous la passionnante réflexion comparative du regretté Roger Cailliois (1913-1978), consacrée à la fête dans les sociétés traditionnelles et la guerre dans les sociétés modernes. Sont seulement reproduits ici quelques extraits, avant-goûts d'une lecture complète dans l'ouvrage *L'homme et le sacré* (Gallimard, Coll. Folio essais, n° 84, pp. 219-242).

La guerre : destin des nations

(...) C'est elle [la guerre, ndlr] qui rappelle à l'individu qu'il n'est pas maître de son destin et que les puissances supérieures dont il dépend, l'arrachant soudain à sa tranquillité, peuvent le broyer à leur gré. Elle semble véritablement la fin à laquelle les nations se préparent avec fièvre. Elle oriente à la fois leurs efforts et leur destinée. Elle se présente comme l'épreuve suprême qui les habilite ou les disqualifie pour un nouveau temps. Car la guerre exige tout : richesses, ressources et vies, qu'elle engloutit sans mesure.

Elle offre satisfaction aux instincts que refoule la civilisation et qui prennent, sous son patronage une éclatante revanche : celle qui consiste à s'anéantir soi-même et à tout détruire autour de soi. S'abandonner à sa propre perte et pouvoir abîmer ce qui a forme et nom,

apporte une double et somptueuse délivrance à la fatigue de vivre parmi tant de menues prohibitions et de prudentes délicatesses. Brassage monstrueux des sociétés et point culminant de leur existence, temps du sacrifice, mais aussi de la rupture de toute règle, du risque mortel, mais sanctifiant, de l'abnégation et de la licence, la guerre a tous les titres à tenir de la place de la fête dans le monde moderne et à susciter la même fascination et la même ferveur. Elle est inhumaine, c'est assez pour qu'on puisse l'estimer divine. On n'y manque pas. Et voici qu'on attend de ce sacré le plus puissant l'extase, la jeunesse et l'immortalité.

Échange des fonctions de la guerre et de la fête

Dans les sociétés primitives, à côté des fêtes, les guerres, manquant à la fois de relief et d'ampleur, font piètre figure. Ce ne sont que brefs intermèdes, expéditions de chasse, de rapine, ou de vengeance ; ou bien elles constituent un état permanent qui forme la toile de fond de l'existence, occupation dangereuse sans doute, mais que sa continuité prive de tout caractère exceptionnel. Dans les deux cas, la fête interrompt également les hostilités. Elle réconcilie passagèrement les pires ennemis, qu'elle convie à fraterniser dans la même effervescence. Encore dans l'antiquité, les Jeux Olympiques suspendent les querelles et le monde grec entier communique alors dans une allégresse temporaire que protègent les dieux.

Dans les sociétés modernes, c'est l'inverse qui arrive. La guerre arrête tout et les compétitions, les réjouissances ou expositions internationales sont frappées les premières. La guerre ferme les frontières que les fêtes ouvraient. On aperçoit de nouveau qu'elle seule hérite de leur toute-puissance, mais pour en

user en sens contraire : elle sépare au lieu d'unir. La fête est d'abord facteur d'alliance. Les observateurs ont reconnu en elle le lien social par excellence, celui qui assure avant tout autre la cohésion des groupes qu'il assemble périodiquement. Il les joint dans la joie et le délire, sans compter que la fête est en même temps l'occasion des échanges alimentaires, économiques, sexuels et religieux, celle des rivalités de prestige, d'emblèmes et de blasons, des concours de force et d'adresse, des dons mutuels de rites, de danses et de talismans. Elle renouvelle les pactes, rajeunit les unions.

En revanche la guerre provoque la rupture des contrats et des amitiés. Elle exaspère les oppositions. Non seulement elle est source inépuisable de mort et de dévastation, alors que la fête manifeste une exubérance de vie et de vigueur fécondante, mais les conséquences qu'elle tire à sa suite ne sont pas moins funestes que les ravages dont elle est cause au moment



où elle sévit. Ses effets prolongent après elle son œuvre malfaisante. Ils développent et entretiennent la rancœur et la haine. D'autres malheurs en surgissent et une nouvelle guerre à la fin, qui recommence la précédente. Ainsi, au terme d'une fête, fixe-t-on déjà le rendez-vous pour la prochaine,

afin de perpétuer et de rénover ses bienfaits. La semence néfaste n'est pas moins prompte à germer : une fatalité de maux qui vont grandissant remplace le relais des tumultes féconds.

La guerre : rançon de la civilisation

Quelles causes attribuer à un pareil renversement ? Comment se fait-il que les grands sursauts des sociétés mettent ici en branle des forces généreuses et là des forces avides, aboutissent d'une part à renforcer la communion, de l'autre à creuser la division, apparaissent tantôt le fait d'une surabondance créatrice, tantôt celui d'une fureur meurtrière ? Il est difficile d'en décider. Ce contraste correspond sans doute aux différences de structure qu'on constate entre l'organisation d'une tribu primitive et celle d'une nation moderne.

Faut-il accuser la civilisation industrielle et la mécanisation de la vie collective ? Ou la disparition graduelle du domaine du sacré sous la poussée de la mentalité profane, toute de sécheresse et d'avarice, destinée comme nécessairement à poursuivre le profit matériel par les moyens simples de la violence et de la ruse ? Faut-il incriminer la formation d'États fortement centralisés au moment où le développement de la science et de ses applications rend aisé de gouverner de vastes multitudes qu'on sait soudain mouvoir avec une précision et une efficacité naguère inconcevables ? On ne sait. Il est vain de choisir. En tout cas, il est clair que l'enflure démesurée de la guerre et la mystique dont elle fut aussitôt l'objet, sont contemporaines de ces trois ordres de phénomènes, liés à leur tour entre eux et qui tous d'ailleurs abondent en heureuses contreparties.

Lire la suite au verso

Le problème des techniques, et par conséquent celui des moyens de contrôle et de corerction, la victoire de l'esprit séculier sur l'esprit religieux et en général la prééminence du lucre sur les activités désintéressées, la constitution d'immenses nations où les pouvoirs laissent toujours moins de liberté à l'individu et se trouvent conduits à lui assigner une place de plus en plus strictement déterminée dans un mécanisme sans cesse plus complexe, telles sont en effet les transformations fondamentales des sociétés sans lesquelles la guerre ne pourrait se présenter sous son aspect actuel de paroxysme absolu de l'existence collective. Ce sont elles qui lui assurent ce caractère de fête noire et d'apothéose à rebours. Ce sont elles qui la rendent fascinante pour la part religieuse de l'âme humaine. Celle-ci tremble d'horreur et d'extase à voir dans la guerre les puissances de mort et de destruction triompher sur toutes les autres d'une façon irrécusable.

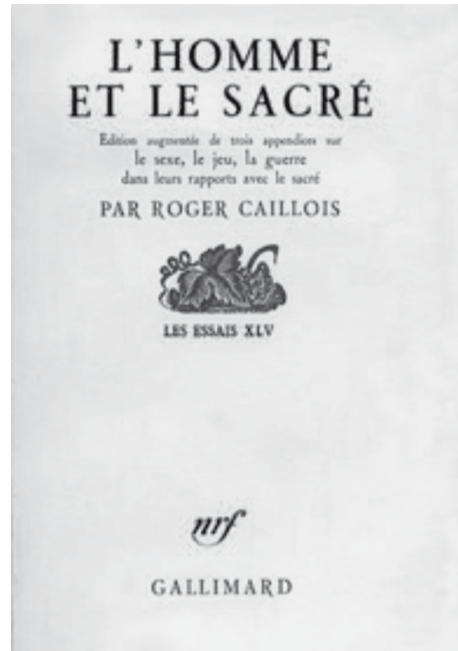
Cette rançon terrible des divers avantages de la civilisation les fait pâlir et proclame leur fragilité. On découvre devant la convulsion qui les broie comme ils sont peu solides et peu profonds, fruits d'un effort dévoyé qui en effet ne paraît guère aller dans le sens

de la nature. Nul doute que la guerre ne réveille et ne flatte des énergies autrement anciennes et élémentaires, autrement pures si l'on veut et autrement vraies. Mais ce sont celles que l'homme s'acharne à vaincre. De sorte que la substitution de la guerre à la fête mesure peut-être le chemin qu'il a fait à partir de sa condition originelle et le prix de larmes et de sang dont il doit payer les conquêtes de toutes sortes qu'il s'est cru la vocation d'entreprendre.

*
* *
*

Depuis peu l'homme sait, selon l'expression du poète, tirer « du foyer de la force une terrible étincelle ». Celle-ci fournit des armes à leur taille aux deux empires qui dominent chacun un continent. La maîtrise de l'énergie atomique jointe au partage du monde entre deux États géants, suffit-elle à transformer radicalement la nature et les conditions d'un conflit, de façon à rendre caduque toute comparaisaison entre la guerre et la fête ? Il n'en est rien. On ne saurait éviter que le prodigieux surcroît de puissance qui vient d'échoir à l'homme, ne se soldé, comme les précédents, par un péril d'égale ampleur. Celui-ci paraît menacer l'existence même de l'espèce. Aussi semble-t-il susceptible d'une plus

grande sacralisation. La perspective d'une sorte de fête totale, qui risque d'entraîner dans ses horribles remous la population du globe presque entière et d'annihiler la majorité de ses parti-



cipants, annonce cette fois l'avènement d'une fatalité effective, épouvantable, paralysante et d'autant plus prestigieuse.

La réalité rejoint la fable : elle en atteint les dimensions cosmiques, elle se révèle capable d'en exécuter les déci-

sions capitales. Aujourd'hui, un mythe d'anéantissement général comme celui du Crépuscule des Dieux n'appartient plus seulement au domaine de l'imagination.

La fête, cependant, était la mise en scène d'une imagination. Elle était simulacre, danse et jeu. Elle mimait la ruine de l'univers pour en assurer la renaissance périodique. Tout consumer, laisser chacun pantelant et comme mort, était signe de vigueur, gage d'abondance et de longévité. Il n'en irait plus de même, le jour où l'énergie libérée dans un paroxysme sinistre, disproportionnée en grandeur et en puissance à la fragilité relative de la vie, romprait définitivement l'équilibre en faveur de la destruction. Cet excès de sérieux de la fête la rendrait mortelle non seulement aux hommes, mais peut-être aussi à elle-même. Pourtant il ne marquerait au fond que le dernier terme de l'évolution qui, de cette explosion de la vie, a fait la guerre.

Roger Caillois

Extrait de *L'homme et le sacré*,
Gallimard, Coll. Folio essais,
n° 84, pp. 237-242.

BIBLIOTHÈQUE RADICALE



« La Paysanne » de Gaston Couté

La Marseillaise, vous ne l'avez que trop entendue ces temps-ci ? Alors, en ce trimestre estival et post-électoral, désintoxiquez-vous en lisant « La Paysanne » ou « Marseillaise des Paysans » du poète libertaire Gaston Couté (1880-1911). Et si après lecture, il vous vient l'envie de l'entendre chantée par l'ami Gérard Pierron, rendez-vous sur notre blog à l'adresse : <https://www.lantivol.com/2022/04/la-paysanne.html>.



Marchons,
Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux !

Ne déversons plus l'anathème
En gestes grotesques et fous.
Sur tous ceux qui disent : « Je t'aime »
Dans un autre patois que nous ; (bis)
Et méprisons la gloire immonde
Des héros couverts de lauriers :
Ces assassins, ces flibustiers
Qui terrorisèrent le monde !

Plus de morales hypocrites
Dont les barrières, chaque jour,
Dans le sentier des marguerites,
Arrêtent les pas de l'amour ! (bis)
Et que la fille-mère quitte
Ce maintien de honte et de deuil
Pour étaler avec orgueil
Son ventre où l'avenir palpète !

En route ! Allons les gâs !
Jetons nos vieux sabots
Marchons,
Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux !

Semons nos blés, soignons nos souches !
Que l'or nourricier du soleil
Emplisse pour toutes nos bouches
L'épi blond, le raisin vermeil ! (bis)
Et, seule guerre nécessaire
Faisons la guerre au Capital,
Puisque son Or : soleil du mal,
Ne fait germer que la misère.

En route ! Allons les gâs !
Jetons nos vieux sabots
Marchons,
Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux !
Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux !

Gaston Couté

Paysans dont la simple histoire
Chante en nos cœurs et nos cerveaux
L'exquise douceur de la Loire
Et la bonté des vins nouveaux. (bis)
Allons-nous, esclaves placides,
Dans un sillon où le sang luit
Rester à piétiner au bruit
Des Marseillaises fratricides ?

En route ! Allons les gâs !
Jetons nos vieux sabots
Marchons,
Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux !

À la clarté des soirs sans voiles,
Regardons en face les cieux ;
Cimetière fleuri d'étoiles
Où nous enterrerons les dieux. (bis)
Car il faudra qu'on les enterre
Ces dieux féroces et maudits
Qui, sous espoir de Paradis,
Firent de l'enfer sur la « Terre » !

En route ! Allons les gâs !
Jetons nos vieux sabots

LES BRÈVES DU SATIRIQUE



Quand tout sera privé, on sera privé de tout. Même des promesses ?

Au début de cette année, L'Antivol a profité du droit d'interpellation mis en place par la Ville de Tours pour poser la question suivante : « *Durant la campagne pour les élections municipales de 2020, la liste conduite par E. Denis avait pris l'engagement de revenir sur la délégation à la SAGS du contrôle et de la verbalisation du stationnement à Tours. Quand comptez-vous tenir cette promesse et comment allez-vous organiser cette remunicipalisation ?* ». Retoquée pour une présentation orale lors de la séance du conseil municipal du 31 janvier, cette interpellation recevra « *une réponse écrite après le conseil* » et question et réponse seront également « *publiées par la suite sur le site internet de la Ville* », expliquait dans un mail du 25 une « *collaboratrice de cabinet* » du maire.

Deux mois plus tard, le 30 mars, après force relances, la réponse arriva enfin, signée de l'adjointe Armelle Gallot-Lavallée « *déléguée aux transitions des mobilités (sic !), à la circulation, au stationnement et à la sécurité routière* ». Une réponse donc toute en langue de bois de transition, de lancement d'étude d'ensemble, de temps nécessaire à une réflexion complexe, et par conséquent d'atermoiement : « *les modalités actuelles de contrôle du stationnement payant seront maintenues jusqu'à fin 2023* », note la représentante de la Ville plus lente qu'un horodateur. On imagine d'ici l'interpellation du 01/01/2024...

Silence, on tue

Ce fut, une fois encore, le fantôme de l'élection. Là, présent, errant sous son sinistre linceul blanc, mais bien invisible et mutique. Qui a mis au centre du débat politique la troisième place de la France parmi les principaux

pays exportateurs d'armes, derrière les États-Unis et la Russie ? Qui s'est réellement attardé sur le sens et les conséquences du contrat de vente de 80 Rafales et 12 hélicoptères, signé fin 2021, avec les Émirats Arabes Unis ? Qui a donné tout l'écho nécessaire à l'enquête des journalistes de *Disclose* démontrant que, de 2015 à 2020, la France a continué à livrer à la Russie des équipements militaires de pointe, sous embargo européen qui plus est ? Ce fut donc, comme on va répétant tous les cinq ans, l'heure des grands choix...

Nombreux s'abstiennent de l'emprunter



Le vieillard et la ceinture

Il a l'âge, bien tassé, de ne plus travailler. Pourtant il est là, posté dans le hall de l'immeuble, face au mur de boîtes à lettres. Régulièrement, il se tourne vers son caddie chargé de dépliants publicitaires, se penche, et en retire ce qu'il faut de niaiseries à glisser dans l'ouverture des boîtes. Il est lent, mais appliqué, méthodique même, et cette distribution finie, part en entamer une autre dans l'immeuble d'à-côté. Mais le voilà soudain qui revient, presque en courant quoique ralenti par le poids du caddie. « *C'est le flic* », me dit-il en désignant un boîtier numérique accroché à sa ceinture, « *il vient de me signaler que j'en ai oublié...* »